

Les années super 8 – Annie ERNAUX extrait Espagne 1980

Annie Ernaux

Ce livre, *La femme gelée*, venait d'être fini et envoyé à mon éditeur, quand nous sommes partis en Espagne, l'été 80, avec les garçons entrés dans l'adolescence qui portaient des tee-shirts Iron Maiden et réclamaient qu'on passe leurs cassettes de Heavy metal et de Queen dans la voiture. La présidence hautaine de Giscard s'achevait dans un climat lent et lourd, à l'image de Raymond Barre, égayé à peine par dans des histoires risibles, de diamants offerts par Bokassa et d'avions renifleurs. On doutait des chances de François Mitterrand allié à Georges Marchais, on aurait voulu Rocard. Ma mère, renversée par un chauffard en décembre, était encore hospitalisée. On pouvait aller maintenant en Espagne sans mauvaise conscience depuis que Franco était mort mais, paradoxalement, avec un frisson d'inquiétude, à cause des attentats de l'ETA, qui, disait-on, crevait les pneus des touristes. Crainte oubliée dès Pampelune et les fêtes de Saint-Firmin, aussitôt plongés dans une liesse étourdissante, de corridas, de musiques qui ne s'arrêtaient jamais, avec les grosses têtes se balançant entre les murs étroits, tout ce que je venais de lire dans *Le soleil se lève aussi* d'Hemingway, à qui je pensais quand nous buvions du chocolat avec des churros au café Iruña, après être passés dans les rues bordées des déjections d'une nuit arrosée de sangria. Partout des jeunes dormaient en plein jour la tête sur leur sac à dos. A Pampelune, je ne me doutais pas que ce voyage prendrait dans ma mémoire le sens d'une épreuve initiatique, préluant à une autre vie, et dont les étapes seraient les villes parcourues avec la Peugeot 504. Valladolid, où s'est déclarée la gastro de David, Salamanque, surtout Salamanque, et la Plaza Mayor, où, après une violente dispute, je suis restée un soir, seule avec mes fils, jusqu'à ce que le soleil se couche, et c'était un moment parfait, Salamanque où tous les monuments, le couvent de San Esteban, la Maison aux coquilles, me rappelait l'été lointain où j'y étais venue avec une amie, en 2CV et j'ai cherché en vain le petit café-hôtel où nous logions, sans doute rasé. Tolède, le Tage et le sinistre Alcazar. Soria, Alba de Tormes, Almazan. Philippe Ernaux filmait fébrilement, il était ailleurs. Dans ce tête à tête conjugal et familial permanent d'un périple touristique éclatait ce que l'ordinaire des jours, les occupations et les habitudes masquaient facilement, s'exacerbaient des conflits qui habituellement s'évaporent dans les occupations de chacun. Avec une lucidité d'autant plus douloureuse que je songeais à un autre été, celui de notre rencontre, 17 ans plus tôt, je pouvais écrire dans mon journal : *je suis de trop dans sa vie*.

Sur la route du retour, avant même d'arriver à Burgos, trop las pour chercher l'hôtel retenu, trop las de tout, nous nous sommes arrêtés dans un hôtel au bord de la route, avec une piscine intérieure, des valets en livrée, décor factice dont le luxe, qui suscitait notre malaise, n'empêchait pas de percevoir le grotesque. C'était une dernière halte très chère mais la nouvelle facilité de payer avec la « carte bleue », poussait aux folies subites. Et toujours ce désir d'offrir aux enfants ce que ni l'un ni l'autre n'avaient connu dans notre jeunesse. Mais allions nous avoir assez de talent pour nous supporter encore?